

ANIMALE

LAURE ANDERS



ANIMALE

nouvelles

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02800-1

*Pour François B., mon
père, et pour
Vincent, traducteur
des silences*

Beauté des hommes

Je ne cherche pas les hommes beaux – ceux qui arpentent les rues avec confiance, le dos droit, le visage offert au soleil. Leurs dents et leurs cheveux sont trop habiles à capter la lumière, leur chair élastique trop remplie d’eux-mêmes. Les regards ricochent sur les rondeurs de leurs joues, de leurs épaules, de leurs fesses, et leur sourire tranquille semble dire : « Regardez-moi. N’ai-je pas raison d’être ici ? Ne suis-je pas à ma place dans ce monde ? »

Je ne cherche pas les hommes beaux, leur fade assurance m’ennuie. Je leur préfère les corps troublés, les corps inquiets, les gestes furtifs, les vêtements qui s’ouvrent sur des peaux pâles à force de se cacher. Mes amants ne sont pas beaux, ils sont avides et sans limites.

Sur leur squelette, la chair a parfois fondu ou s’est déplacée au hasard, après la maladie, s’accrochant où elle pouvait – autour de la taille, sur le

ventre –, comme la consolation d'un chagrin impossible à nommer. Leurs muscles sont devenus une matière moelleuse, bien faite pour y enfoncer les doigts. Leur peau s'est froissée par endroits, sous les aisselles, au creux des bras, ou s'est piquetée de taches rousses comme un miroir ancien. Avec l'âge, leurs poitrines se sont recouvertes d'une fine mousse de poils cendrés. Ceux qui avaient l'habitude de se travestir ont cessé de raser leurs jambes. Leurs cuisses se sont alourdies, leurs contours sont devenus flous. Leurs mollets gainés de bas nylon qui réfléchissaient la lumière se voilent à présent d'une fourrure brune et clairsemée, douce au toucher. Sur d'anciennes photos argentiques, ils posent, le buste en biais, les mèches d'une perruque brune entortillées dans leur cou humide, leur regard ombré de khôl appelant non la femme qu'ils rêvent d'être mais celle qui viendra à leur rencontre pour désirer enfin leur corps d'homme, leur pénis palpitant sous la culotte de soie.

Mes amants sont pudiques. Ils prétendent ne pas se soucier du passé, ils éludent les questions d'un sourire. S'il leur arrive, au fil des rencontres, d'évoquer leur enfance, ils en parlent comme de celle d'un autre, un personnage de fiction détaché de toute douleur et rendu presque comique par la distance. Ils savent que se dissimuler est préférable et

que les coups reçus appellent, presque toujours, d'autres coups à venir. Sous leur chemise en coton, leurs dos, leurs bras, leurs torsos racontent une histoire différente, faite de rejets et d'attente sans fin – une histoire aux reliefs sinueux, pourpres, boursoufflés, que l'on peut suivre du doigt et, plus profond, sous les chairs, une géologie d'os fracturés, patiemment remis en place et ressoudés autour de leur secret.

Le corps de mes amants est massif et fragile. Leurs poignets épais disent leurs origines terriennes – l'enfance dans les champs, la brume, la solitude. Les objets entre leurs doigts semblent plus petits que nature. Ils ont des sourires d'ogre mais lorsqu'ils s'appuient dans l'embrasure d'une porte, leur déhanchement est sensuel comme celui d'une femme. Leur langue épaisse est sucrée de l'alcool que nous buvons. Une fois dépouillée de leurs vêtements noirs, leur peau paraît livide. Une gaze prête à se déchirer sous la plus légère des caresses. Leur peau est affamée de douceur, toujours plus de douceur, huileuse d'une sueur abondante et salée. Quand ils s'allongent et ferment les yeux, la tête tournée de côté, les plaintes qui remontent dans leur gorge ressemblent aux gémissements de très jeunes enfants. Sous leurs cheveux fins, leur crâne est un paysage de plaines et de bosses, traversé de veines qui palpitent au rythme de leur sang.

L'étrange beauté de mes amants n'appartient pas au jour. Elle s'épanouit dans la pénombre des chambres d'hôtels, dans les passages souterrains, derrière des portes dérobées. Elle s'offre à qui la prend, fugace et douloureuse comme un oiseau brisé sur le bord de la route, comme un pouls qui bat, qui bat, qui bat encore un peu.

Sandy transparente

Ils croient qu'ils ne me voient pas. Leurs yeux glissent sur le nylon de ma blouse à rayures roses et blanches. Ils suivent mécaniquement mes gestes mécaniques. Je scanne les packs de yaourts, les pizzas surgelées, les baguettes déjà mordues qui laissent un sillage de miettes sur le tapis roulant. Je déclipse l'antivol sur les bouteilles d'alcool, les survêtements « made in Taïwan », les fausses Converse en PVC. Mes bras bougent de gauche à droite, de droite à gauche au rythme du bipeur. Mes mains appuient sur des touches et déclenchent l'affichage de chiffres lumineux qui commandent l'ouverture du caisson noir rempli de monnaie avec le tintement aigret de la machine à sous. Je suis une femme-orchestre. J'ai vingt-deux ans, je m'appelle Sandy. C'est écrit sur le badge plastifié épinglé au-dessus de mon sein gauche.

Mon buste pivote sous le halo blanc des néons. Mes jambes, elles, restent immobiles, parfaitement

proportionnées à la taille de l'habitable sous ma caisse. Devant moi, à perte de vue, une ligne de filles identiques, choisies pour leur blondeur et le faible encombrement de leur corps. Au-dessus de nos têtes, des plaques de tôle ondulée noire, des câbles électriques qui rampent comme des lianes le long de leurs gaines grillagées. Mes doigts deviennent poisseux à force d'empoigner les sacs, de presser des boutons métalliques. Je me demande s'il pleut.

Tout à l'heure, j'irai prendre un café à la machine – noir, long, sans sucre. J'emporterai mon gobelet brûlant sur le parking, près de l'entrée de service. On n'a pas le droit de fumer en salle de pause, et puis je préfère être seule. J'aime sentir le froid du béton contre mon dos, regarder le vent transformer ma cigarette en cendres sans que j'aie vraiment besoin d'y toucher. Les voitures passent par l'autre chemin, celui qui mène au rond-point en direction de la rocade. Personne ne me remarque et, quand bien même, je ne suis que cette forme transparente adossée au mur : mes mains remplies de volutes de fumée blanche, mon ventre noirci de café tiède. Un alambic d'organes et de vaisseaux, mon corps constitué de fins tubes en verre scintillant.

C'est un truc que j'ai depuis toute petite. Quand le prof me faisait monter sur l'estrade pour résoudre l'exercice et que je ne savais pas. Je ne savais jamais.

Ou plutôt si, je savais, mais les regards rivés sur moi, les regards qui m'épinglaient au tableau vert rentraient les mots dans ma gorge. Tous ces regards et je devais rester là, devant. Un jour, j'ai eu si peur que j'en ai pissé sous moi. Les mots coincés dans ma bouche, les pupilles noires et brillantes des autres qui me fixaient et l'urine chaude le long de mes cuisses, les gouttes sombres sur le sol couvert de poussière de craie. Après ça, tout était dit. Je n'étais plus Sandy-la-muette, Sandy-la-nulle, mais SSSandy-la-pisseuse. Je retrouvais des éponges imbibées sur ma chaise ou épinglées à la doublure de mon manteau. Dans les couloirs, derrière mon dos, l'air vibrait de sifflements inlassables comme un chant de cigales. Je ne pouvais pas changer d'école. Je n'avais nulle part où m'échapper – sauf à quitter mon corps et le rendre transparent comme un simple vase, un bocal plein d'air.

À présent, mes mains déplacent les filets d'oranges, les boîtes de sardines, les biscuits sablés, si vite que personne ne saurait dire la couleur exacte de ma peau. Je joue à imaginer que je suis dans un vaisseau spatial, que les voyants lumineux sont ceux de ma cabine de pilotage. De l'autre côté du tapis roulant, les clients se déplacent parallèlement à leurs achats, une rangée de zombies entraînés vers le portillon

magnétique, puis vers les portes à tambour de la sortie. Certains sont plus éveillés que d'autres. Parfois, une mère de famille sur le qui-vive, un homme en manteau de cuir s'accrochent un instant à mon regard. Ils n'y déchiffrent que du bleu dilué, vide de toute intention, et m'oublient aussitôt. Se doutent-ils de tout ce qu'ils me laissent deviner de leur vie déposée en vrac? La taille de leurs slips et de leurs collants, la couleur de leurs murs en acrylique satiné, leurs coussins fleuris, leurs ventres remplis de jambon « premier prix », de haricots à la tomate, de whisky, de cacahuètes?

Les femmes squelettiques qui entassent les boîtes de riz au lait, les rochers pralinés dans leur chariot, et qui rangeront ensuite leurs trésors soigneusement, tout en haut de leur placard, avant de dîner d'une demi-pomme et d'un bol d'eau chaude. Celles qui poussent leur landau comme elles poussent leur caddie – le regard effaré de leur bébé, enfermé dans sa corbeille plastifiée comme une viande en barquette. Les vieilles à bijoux, leurs ongles jaunis sous le vernis cher, la peau de leurs cuisses devenue granuleuse à force d'épilations à la cire et de solitude. Car sous les blousons matelassés, les vestes en cachemire, je vois tout, y compris les bouteilles d'alcool et les CD passés en douce.

SSSandy...

Je lève les yeux, lentement, mais personne ne semble guetter ma réaction. Les deux garçons devant moi me sont inconnus. Parka de l'armée, crâne rasé, barbe de trois jours : ils ont l'allure typique de ces jeunes qui sillonnent la région en camionnette, souvent accompagnés de filles et d'une meute de chiens. Le plus grand me tend un billet de cent euros pour un pack de bière et deux pains de campagne. Son sourire semble me suggérer que je suis complice de quelque chose. L'autre me regarde par en dessous, en retrait, efflanqué comme un lévrier dans son manteau trop grand. Pour combien en ont-ils piqué ? Je n'en sais rien et, à vrai dire, je m'en fiche. Ma loyauté envers la direction a ses limites. Je leur rends la monnaie. Quatre-vingt-treize euros douze en billets de vingt et en pièces. Mes mains sortent l'argent du caisson compartimenté, le posent sur la coupelle en métal. Mes mains s'agitent plus que nécessaire.

Au revoir, SSSandy...

Régulièrement, je glisse les liasses de billets dans une capsule en plastique et je l'enfile dans un tuyau qui l'aspire, loin d'ici, inaccessible. Je sens leurs regards dans la file d'attente. Tout cet argent, on pourrait en remplir des chariots avec, qu'ils se disent. Ils ne peuvent pas s'empêcher de le fixer, d'y penser. Et il y en a toujours une qui me foudroie du regard,

un peu plus loin, dans la file, comme si elle me soupçonnait de le faire exprès, pour le seul plaisir de ralentir le cours de sa vie. Eh oui.

Mes doigts tapent, ils deviennent insensibles sur les touches, des morceaux de carton. J'ai envie de déplier mes jambes sous la caisse. J'ai bientôt fini. 21 h 30, la nocturne. À ma droite, les vitrines de l'allée centrale se fondent en une hallucination fluorescente, un brouillard jaunâtre strié par les mouvements de quelques fantômes.

Ce soir, je rentrerai directement, par le bus de 21 h 45 qui traverse la zone industrielle. De retour chez moi, je me ferai couler un bain parfumé à l'huile d'eucalyptus, avec des bougies sur le rebord de la baignoire. Pas de musique. Je n'aime que le silence depuis que je travaille à l'hyper. Je resterai longtemps sous l'eau, à regarder les minuscules bulles argentées collées en grappes sur mes cuisses, mon ventre. Mon corps est plus mince que celui des femmes en blouson de fourrure. Mon corps est diaphane, cassable comme du verre, et si vivant.

Demain, quand j'aurai fini mes heures, j'irai flâner un peu dans les boutiques du centre-ville. J'ai repéré une robe en soie d'un beau vert mordoré, dans une vitrine. Je l'essaierai et, s'il y a beaucoup de monde et d'agitation, je serai peut-être tentée d'arracher

l'antivol et de la fourrer dans mon sac. Juste pour voir.

Le parking est déjà presque désert quand je sors. Le ciel lavé par l'averse a la couleur du mercure. Je contourne les flaques où se reflète le halo doré des lampadaires. Pour rejoindre l'arrêt de bus, il faut passer par l'emplacement réservé aux camping-cars, quasiment vide en cette saison, et remonter une petite colline plantée de marronniers. Je repère aussitôt la camionnette blanche, avec ses phares allumés. Dans l'habitacle, les deux types de tout à l'heure. Installé au volant, le plus âgé me reconnaît. Il ne devrait pas me voir. En ce moment précis, je suis mince, tranchante, seulement remplie d'air froid et de nuit. Il se penche pour saisir une bouteille pleine d'un liquide translucide; de la vodka, je le devine à l'étiquette bleue. Il l'ouvre, lentement, boit une gorgée puis la passe à l'autre garçon sans me quitter des yeux. Se doute-t-il que le moindre de nos mouvements est enregistré par trois caméras de surveillance fixées sous l'auvent? Bien sûr. Il n'a pas pu ne pas les remarquer, et ça l'amuse beaucoup. Il me sourit de ce même sourire insidieux et complice qu'il avait en me tendant le billet de cent.

Je me remets à marcher, un peu plus vite. Je sens des gouttes d'eau glacée glisser le long de mes

chevilles. Si j'y pense avec assez de force, je vais disparaître, me changer en matière minérale. Une portière s'ouvre et claque derrière moi. De nouveau, j'entends ce que je redoute le plus :

SSSandy...

Je me retourne. Je n'ai pas peur. Mes os, mes membres sont transparents comme du verre mais ceux qui essaient de les briser en garderont des éclats pointus fichés sous leurs ongles et dans les plis de leurs paupières. Le garçon tend la bouteille dans ma direction, il m'invite à boire. Je réalise soudain qu'il n'est ni si grand ni si menaçant. Son corps est compact, certainement puissant, mais moins rapide que le mien.

– Sandy, c'est bien comme ça que tu t'appelles? Viens avec nous.

Et je suis tentée, oui. Je pourrais encore me mettre à courir. Mon bus se rapproche du rond-point, je sais les raccourcis par cœur. Il m'emporterait loin d'ici. Chez moi, je me ferais couler un bain, je me glisserais sous l'eau et j'observerais la flamme jaune des bougies se brouiller à la surface. Mais me voilà debout au milieu des flaques miroitantes, sous le ciel d'un gris soyeux, et je sens ma peur se changer en autre chose – une curiosité. Non, plus que ça : un sentiment d'appartenance. Alors j'oublie le bus, le bain, les bougies, la robe en soie verte. Je m'avance

pour saisir la bouteille qu'on me tend devant les caméras de surveillance, et l'alcool qui coule dans ma gorge en verre est doux comme si j'attendais ce moment depuis toujours.

Animale

Parce que, depuis toujours, je me cache. Dans la rue, je marche vite, le ventre tendu, le regard baissé, évitant les terrasses de cafés, les attroupements des aribus – partout où mon visage peut apparaître à vif, comme une plaie. Parce que épeler mon nom me donne déjà envie de fuir. Aux guichets, aux caisses des magasins, mes sourires sont exagérés comme des tics nerveux, mes yeux sans cesse en mouvement pour qu'on ne puisse déchiffrer mon plus secret désir qui est de disparaître, de m'enfoncer dans les bois, d'oublier qui je suis – si j'ai jamais été quelqu'un. Parce que je rêve d'être un animal sans mémoire, sans pesanteur, tout en muscles et en vitesse dans la pâle lumière de décembre, je ne sens ni les épines qui s'accrochent à la doublure pelucheuse de mon manteau ni le froid quand je me déshabille dans ce hangar au milieu de la forêt, depuis longtemps rongé par la rouille et le lierre.

Me voici à présent, femme changée en daim sous l'œil de ta caméra. Ni jeune ni belle, mais nue et appartenant à ce lieu que les ronces rendent inaccessible, au-delà des collines de gravats transformées en terreau fertile par les averses.

Dans l'obscurité de ton bureau aux rideaux tirés, devant ton écran bleuté, tu scrutes ce corps musculeux sur ses jambes trop fines. Cette tache floue, à la limite du déséquilibre sur ses hauts talons noirs, et qui cherche comment occuper l'espace. Le mur de moellons s'effrite sous mes doigts, sous mes cuisses. L'eau qui s'écoule du toit en tôle ondulée a un goût de métal. Je jette mes chaussures dans les flaques.

Regarde. Tu me vois, et tu ne me vois plus.

Je caracole à travers cette forêt sauvage, louvoyant entre les buissons, traversant les rais de lumière qui s'impriment sur ta rétine. Autour de nous, des branches craquent et des ailes se déploient avec le même bruit de cassure.

Tu me vois, et tu ne me vois plus.

J'enjambe des trous d'eau, leur surface noire piquée d'insectes qui reflète une seconde la pâleur de mes cuisses. Un tremblement, des rides à la surface du liquide sombre et doré, et je poursuis ma course. Le chasseur a besoin de la proie et la proie du chasseur.

Je contourne des racines tortueuses comme des tentacules. En leur centre : une bouche béante prête à m'engloutir.

Tu es le seul dont la flèche peut m'atteindre car tu es habile et obstiné. Parfois, cela m'effraie.

Accroupie sous les fougères, leur ombre découpée sur mes épaules et mon dos, j'attends un instant. Ainsi tu flaires mon odeur comme je flaire la tienne. Nous pouvons nous blesser, nous entre-dévorer. La proie a besoin du chasseur et le chasseur de la proie.

Dans la pénombre de ton bureau, ta main glisse entre tes cuisses. Autour de toi, l'air s'alourdit d'un parfum de terre et de sang.

Mais je sais plier mon corps pour éviter la griffure des ronces.

Je sais tordre mon corps pour que tu aies l'illusion de me tenir tandis que je file loin devant, sous le soleil poudreux. Et j'oublie ma peur aussi longtemps que dure cette course.

Affamés

Quand nous sommes fatigués d'avoir roulé trop longtemps et que le ciel prend une teinte cuivrée au-dessus de la ligne d'horizon, nous nous garons le long d'un chemin de terre, à proximité des falaises. Maya fait l'inventaire de ce que nous avons glané sur les marchés – les cagettes de fruits meurtris, les restes de pain blanc, les poulets rôtis bradés par lots – et si l'air est doux, comme ce soir, nous délaissions la camionnette et traversons les champs de choux qui surplombent la mer, nos duvets sur le dos.

Tom ouvre la marche, suivi de Lou et de Cyrille, enlacés l'un à l'autre comme un frère et sa très jeune sœur, bien que Cyrille ait dépassé trente ans et soit la plus âgée d'entre nous. Je fixe leurs silhouettes longilignes et, au-delà, les épaules puissantes de Tom, sa façon de tenir la Maglite non comme une lampe torche mais plutôt comme une arme de guerre. En nous voyant avancer ainsi d'un pas tranquille,

humant l'odeur aigre des choux dans le vent du soir, qui se douterait que nous avons tous quelque chose à fuir ?

Au loin, des points de lumière jaune s'allument aux fenêtres des fermes. Parfois, nous passons près d'une de ces maisons isolées, suspendue au-dessus de la plage. Nous observons un moment, à travers le grillage en fil de fer galvanisé, cet exemple parfait de l'ordre du monde : le 4 X 4 luisant près du massif d'hortensias, les chaises de jardin en plastique blanc près de la porte vitrée, le bois sagement rangé sous sa bâche noire – et à l'idée de ce que je pourrais faire de tout cela, si je me laissais aller, le sang remonte dans mes veines comme un acide.

Mais nous ne restons jamais longtemps près des maisons habitées. Il nous suffit de savoir qu'elles sont là, accessibles quand bon nous semble. Ce que nous voulons, c'est nous approcher le plus près possible du vide, le dos calé contre les racines des pins, nos pieds projetant de la terre et des aiguilles rousses dans l'eau qui bouillonne plus bas. Nous partageons le pain, la viande grillée, les oranges, la bière, tandis que, de l'autre côté de la baie, les lumières du front de mer deviennent floues à force de scintiller.

Tom allume une cigarette qui passe de main en main. Son extrémité rougeoyante trace des boucles dans la nuit. Moi, je ne fume pas. Je veux pouvoir

courir sans m'essouffler, le moment venu. Tom dit que, de nous tous, je suis celui qui s'en sortira le mieux. Il ignore que, depuis toujours, je suis habitué à m'envisager comme un chien. Mon père m'humiliait pour que je le craigne, puis m'expliquait longuement qu'il était trop bon pour moi. La nuit, je me vois souvent courir au ras de l'asphalte, poursuivi par mes propres halètements, attendant qu'une voiture me projette dans le fossé. Mais chacun parmi nous a ses propres cauchemars et de bonnes raisons de préférer cette vie à celle d'avant.

Nous dormons à même le sol, enveloppés dans nos parkas et nos duvets, invisibles au milieu des fougères hautes – ou, quand l'occasion se présente, entre les murs d'un refuge douanier. Le sommeil nous rassemble en couples : Maya et Tom, Cyrille et Lou. Je me glisse entre eux, sans vraiment toucher le dos de Tom, qui semble brûler à travers ses vêtements, ni celui de Lou qui sursaute au moindre contact et réveillerait Cyrille. Je ne dors entre les bras de personne car j'ai besoin d'aller et venir librement.

Je me lève un peu avant le jour et je suis le sentier bordé d'ajoncs jusqu'au bout de la falaise. À plat ventre sur l'avancée rocheuse, les bras déployés, j'avale le vent froid et je pense à ce que seraient nos vies si nous décidions de rester. L'appartement en rez-de-chaussée donnant sur le parking, les meubles

en pin à monter soi-même, les trajets au Super U et plus tard, peut-être, pour les plus chanceux, le portail à télécommande, la boîte aux lettres décorée d'une scène de chasse à courre comme on semble les aimer par ici. Puis je m'élançe et j'observe mon corps chuter en tournoyant, dix mètres plus bas, brisé par les récifs et aussitôt happé par les vagues noires. Et je m'élançe et tombe encore, m'élançe et tombe, chaque fois disloqué, chaque fois avalé dans les tourbillons d'écume jusqu'à ce que mes os soient transis.

Quand je regagne le refuge, je découvre Cyrille nue devant la cheminée, se frottant les mains devant un feu de brindilles qu'elle n'a pas allumé. Elle porte aux pieds une paire d'escarpins rouges volés pour elle par Lou et qui sont devenus son bien le plus précieux. Je cherche une couverture à poser sur ses épaules mais elle est déjà dehors, dans la lumière voilée. L'odeur des corps endormis monte sous la voûte de pierre. Bientôt, nous roulerons nos duvets, nous chaufferons de l'eau sur les flammes bleues du réchaud à gaz. Le café laissera un goût âcre sur nos langues. Nous effacerons toute trace de notre passage. Nous regarderons l'herbe à nos pieds, si verte qu'elle nous fera mal aux yeux, et, au-delà, les voitures sur la route, le défilé régulier des phares. Ce sera, comme chaque fois, un moment parfait.

Et puis, l'instant d'après, nous ne serons plus là.

Geoffroy

L'impossibilité d'avoir des relations pacifiques avec toi eut encore une autre conséquence, bien naturelle en vérité : je perdis l'usage de la parole.

Lettre au père, Franz Kafka

Souvenez-vous, c'était une époque, pas si lointaine, où les quelques photos d'une vie tenaient dans une boîte en carton. Où l'on existait par la force de ce qui était tu, et non par sa capacité à se répandre sur tout et rien. Nous passions sans laisser de trace, avec pour seule fierté l'accomplissement du devoir. Nous n'avions jamais mal, jamais peur. Nous méprisions les pleurnicheries, le manque de courage et les enfants n'étaient alors guère plus que de petits animaux. Nous avions nos préférés, comme dans chaque portée on choisit un ou deux survivants, le plus vif, le plus aventureux – et si, plus tard, ils nous

trahissaient, cela n'était-il pas dans l'ordre des choses ?

Ma propre enfance, si ce mot avait alors un sens, je l'ai passée le nez dans la boue. À planter, désherber, déterrer. À m'endurcir aussi. Imaginez-vous comme la terre peut être froide à des mains de six ans, un soir venteux d'automne en Normandie ? Mon père, Auguste, avait eu la peau rongée par le gaz moutarde en 1917, le front, les joues et le cou émaillés de pourpre, les poumons brûlés. J'étais son fils aîné, celui qu'il n'attendait pas si tôt après son mariage. Il m'en a beaucoup voulu mais s'est vite consolé de cette déception qui le dispensait de m'aimer. C'était un homme pragmatique jusque dans la haine. Au potager, j'avais l'ordre de particulièrement soigner les petits pois, de les tuteurer, de maintenir leur terre humide, de les protéger d'un filet contre les oiseaux. Mon père savait combien j'avais en horreur leur chair farineuse et sucrée ; aussi tenait-il à m'en faire manger très régulièrement. Un jour – peut-être avais-je été trop servi ? – je n'ai pu finir mon assiette. Auguste nous a traînés, les légumes et moi, jusqu'à la niche du chien qu'il a détaché avant de le chasser d'une claque sur le flanc. Il m'a accroché à l'anneau de fer au moyen d'une chaîne qu'il a cadénassée, puis il a versé les petits pois, d'un vert si vif et frais, dans l'écuelle en aluminium. J'ai eu tout le loisir de les

observer, pendant ce dimanche après-midi pluvieux : mes restes détrempés par l'averse et, au-delà, l'herbe et, au-delà, les champs voisins et, encore plus loin, la liberté. J'étais dehors, attaché comme une bête, et, pourtant, voici ce que je découvrais : je ne devrais plus rien à personne. Jamais. J'étais affranchi de toute culpabilité. C'était ce qu'Auguste m'offrait, sans doute malgré lui. J'avais neuf ans et je n'ai rien mangé ce jour-là, ni de gré ni de force. J'ai avalé par la suite des choses bien pires, mais plus jamais de petits pois.

J'avais du goût pour les livres et l'école. Lorsque j'ai eu onze ans, mon père a mis fin à ces lubies et m'a emmené à la verrerie où il était contremaître. Ses poumons abîmés par le gaz ne lui permettaient plus d'être aussi performant. Il avait besoin d'un apprenti souffleur. Accroupi devant un tréteau, j'envoyais de l'air à travers une longue canule qu'il faisait rouler d'un mouvement continu. Le dos chauffé par les fours, les yeux rivés sur la pâte de verre dorée comme de la lave, je me projetais dans cette matière molle et brûlante qu'il lissait à l'aide d'une spatule en bois humide. Je rêvais en secret de lui brûler les doigts, d'éclater entre ses paumes et de taillader sa chair. Patiemment, je mettais de l'argent de côté pour le jour de mon départ et peu importait qu'entretiens mes rares possessions – mes souliers en cuir,

ma montre – disparaissent, brisées ou jetées au fond d'un puits.

Je suis parti à dix-sept ans. Je suis devenu docker et leader syndicaliste à Rouen où j'ai rencontré ma femme, une créature fluette issue d'une famille de saltimbanques. Elle m'a donné neuf enfants – neuf garçons – et, parmi eux, François, mon fils préféré, le plus intelligent, le beau gosse que j'emmenais vendre *L'Humanité* sur les quais de la Seine, le dimanche matin, à la criée. J'étais dur à la tâche, sanguin, exalté, et l'entrée en guerre de la France, son occupation par l'armée allemande ne m'a pas rendu plus tempéré. J'ai été arrêté, puis déporté, pour avoir insulté des miliciens qui passaient dans la rue. À Buchenwald, puis à Sachsenhausen, j'étais le matricule 58136. Nous mangions, dans le meilleur des cas, une pomme de terre germée nageant dans de l'eau le midi, la même chose le soir et, parfois, en guise de viande, nous trouvions dans le plat une souris morte. Nos bourreaux ne désiraient pas que nous soyons moins que des hommes; ils nous voulaient en deçà de l'animalité, les pieds nus dans la neige devant des barbelés électrifiés, frappés à coups de crosse et la chair grésillant, chiant en ligne dans des cuves cimentées, nos peaux tannées pour en faire des abat-jour, nos corps si maigres que la lumière du jour passait au travers.

J'ai souvent pensé à Auguste pendant ces années de survie et il m'est arrivé de lui être reconnaissant de m'avoir préparé à souffrir. Nu dans la boue, mangeant avec les mains des restes noyés de pluie, j'ai mâché mes mots, longuement, j'en ai fait provision pour plus tard. J'étais alors certain de trouver quelqu'un avec qui les partager lorsque je reviendrais. L'armée russe nous a libérés au terme d'une marche de la mort de quinze jours menée par les nazis. Une marche durant laquelle les plus faibles, quand ils ne tombaient pas d'eux-mêmes, étaient achevés d'une balle ou au lance-flammes. Je suis revenu porté jusqu'au train dans une charrette avec d'autres camarades, trop décharné pour tenir encore debout, les yeux plongés dans un ciel si bleu que je me suis cru déjà parti. La dernière chose dont je me souviens ce jour-là, c'est la chaleur du soleil sur mon visage, le frémissement des fleurs cotonneuses de cerisiers et l'odeur de pourriture de nos pyjamas rayés.

Je suis revenu, tuberculeux et pesant trente-sept kilos, pour découvrir que mon épouse avait vécu avec un autre homme en mon absence. Une femme au corps de petite fille, mère de neuf enfants, livrée à elle-même pendant qu'au loin je courais, je tombais, je me relevais, la bouche pleine de sang, jusqu'à n'être qu'une ombre plus minuscule encore que la

sienne. J'aurais dû lui pardonner, après toutes ces épreuves. J'aurais dû lui parler. Pourtant, souvenez-vous, c'était une époque, pas si lointaine, où se retenir et rester en coulisse était un acte de fierté, où dire « je » était l'aveu d'une faiblesse. Ce qui deviendrait ensuite un inépuisable sujet de débats et de livres restait tapi sous notre langue, au fond de notre gorge, car nos corps, nos peaux montraient tout ce qu'il y avait à dire.

C'est plein de silence et de rancœur que je suis allé au sanatorium. J'y ai rencontré ma seconde femme, Émilienne, qui avait été dénoncée, emprisonnée à Rennes puis déportée à Ravensbrück pour avoir fabriqué de faux papiers pour les maquisards et les avoir informés sur les horaires des trains allemands afin qu'ils puissent les saboter. Elle s'était cachée dans un placard, un jour de fusillade, si menue que ceux qui la cherchaient n'ont pas vu ce tas d'os replié sur lui-même. Enfant abandonnée, née de parents inconnus, elle avait appris à taire ses sentiments depuis toujours et, appuyés contre les murs beiges écaillés qui menaient à nos chambres, nous nous sommes flairés, deux squelettes vacillants, amoureux. Deux sacs de peau remplis de tout ce qui nous brûlait et nous maintenait en vie.

De retour à Rouen, j'ai chassé celle qui n'avait pas su m'attendre et j'ai donné à mes fils le choix de la

suivre ou d'habiter désormais chez moi, avec Émilienne. Sept d'entre eux sont restés. Pas Jacques, celui que j'aimais le moins, celui qui me ressemblait. François non plus. Je le revois encore, mince et ombrageux, ses longs yeux bruns traversés d'éclairs de colère tandis qu'il m'affrontait dans le couloir de la maison, sous la lumière laiteuse du lustre en opaline. « Je te préviens, si tu pars, tu ne remettras jamais les pieds ici », l'ai-je menacé. J'ai toujours cru qu'il reviendrait, que ce n'était qu'une question de temps.

Les semaines, les mois, les années ont passé sans qu'il m'envoie le moindre signe. J'ignorais ce qu'il faisait, s'il avait des enfants, s'il était même encore en vie, mais je croyais en sa chance, son étoile de beau gosse né pour réussir. Émilienne m'a donné une première fille, France, morte à la naissance, mal formée – les yeux vitreux et les doigts pliés à l'envers comme pour mimer un refus désespéré d'affronter le monde. Puis une seconde enfant, Ève, remarquablement éveillée, douée pour le violon et le dessin. J'ai renoué avec la politique, ma passion, œuvré au développement culturel de la ville. La boîte en carton s'est remplie d'autres photos tandis qu'au fil des années je m'entourais de ce qui m'avait tant manqué : les livres, les tableaux, les objets anciens. À leur tour, mes fils ont eu des enfants. Ma première

femme est morte et c'est Jacques qui est venu me le dire, un jour de décembre. J'étais alors âgé, fatigué. Je ne m'attendais pas à le revoir, lui, et découvrir son visage adulte, à quel point nous paraissions jumeaux avec nos yeux enfoncés, notre bouche entre parenthèses, m'a fait un coup au cœur. L'espace d'un instant, je me suis même demandé s'il n'était pas là pour prendre sa revanche et me dire : « Regarde-nous. » Mais c'était une pensée honteuse que j'ai vite chassée. J'ai laissé la pénombre envahir le salon pendant que le soir tombait. Jacques me racontait, sans amertume, ses souvenirs d'enfance avec ses frères, son goût pour l'histoire et l'architecture, les marchés aux puces où il se rendait dès l'aube avec François pour y vendre les objets qu'ils avaient chinés.

Tandis qu'il parlait, je sentais brûler la peau de mon front et de mes joues. Des images sont revenues du passé : la verrerie et les mains de mon père dans la lumière rouge des fours à mille trois cents degrés. François, a-t-il ajouté, avait eu une fille, sept ans plus tôt, et j'ai été reconnaissant, au moment où il me l'a dit, de me trouver à contre-jour, les traits indéchiffrables, fondus en une tache noire. Jacques était revenu pour m'offrir cela, ce fil ténu avec le passé, pour me pardonner peut-être. Sur le perron, dans la nuit fraîche et piquante, je l'ai gauchement serré dans mes bras comme l'étranger qu'il avait

toujours été et j'ai regardé sa silhouette trapue remonter l'allée gravillonnée jusqu'à sa voiture. Voilà une des nombreuses choses que je ne lui ai pas dites : lorsque j'étais les poumons de mon père dans la verrerie, pendant toutes ces années où j'attendais le moment de m'enfuir, Auguste a eu un second enfant, mon cadet de sept ans. Un garçon qu'il a choyé, autant qu'il me rejetait, et que je n'ai jamais pu haïr moi-même tant il était doux. Ce fils s'appelait François.

